



Bibliothérapie

PAR JOSEPH MACÉ-SCARON

Genet, l'écrivain funambule

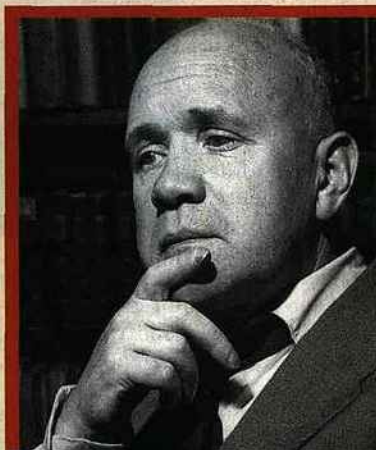
Tahar Ben Jelloun raconte douze années d'échanges avec l'auteur de « Querelle ».

Rien n'est plus juste mais rien n'est plus délicat que l'exercice d'admiration, surtout quand un écrivain évoque un autre écrivain. Soit celui qui admire se pousse du col et se sert de la gloire du disparu comme d'un marchepied vers la notoriété, soit il nous livre un texte lénifiant qui enveloppe le cher disparu d'un sarcophage pseudo-réaliste semblable à celui des momies du Fayoum. Tahar Ben Jelloun a réussi à échapper aux pièges du genre, en nous livrant le récit de douze années de rencontres avec Jean Genet (1), dont on fêtera – avec modestie – le centenaire de la naissance en décembre prochain.

Récit passionnant, fluide, rigoureux, qui nous parle d'un créateur, de son époque mais aussi de la difficulté que nous avons, aujourd'hui, à appréhender ce qui sort de la grisaille. Jamais, peut-être, Genet n'était autant apparu dans toutes ses flamboyantes contradictions, mais aussi dans toute son humanité cabossée.

Portrait d'un Genet qui donne mais ne se donne pas. Il est fuyant, aussi insaisissable que la truite de Levinas. Quand Tahar Ben Jelloun fait sa connaissance à l'occasion de la sortie de son beau roman *Harrouda*, il n'a pas d'adresse, pas de téléphone, pas de domicile fixe, pas de compte en banque. C'est un Augiéras des villes. Il porte un pantalon beige pas très propre, un veston en daim fatigué, et ses cigarillos puent. Il échappe à tout contrôle, à toute assignation à résidence. L'amitié est une denrée rare dans son épicerie personnelle. Elle est comme la patrie, faite pour produire les belles trahisons (« J'ai dû faire un grand effort pour trahir mes amis : au bout il y avait la récompense »).

Portrait d'un homme rongé en permanence par le doute, en dépit de ses jugements définitifs et de ses engagements militants qui l'épuisent et épuisent souvent ses interlocuteurs (les Black Panthers, les ex-Brigades rouges, les Palestiniens...). Il n'y a pas de Genet « politique ». Quelle politique, d'ailleurs,



Jean Genet en 1959. Un créateur rongé par le doute. Un homme qui donnait mais ne se donnait pas. Un homme qui ne s'aimait pas mais qui se respectait.

Jean Genet, menteur sublime, de Tahar Ben Jelloun



Genet ? Une sinistre blague paternaliste pour l'auteur de *Querelle* qui préférerait à ce baiser éditorial sartrien étouffant la poignée de main de Derrida. Non au Panthéon ; oui à la déconstruction.

pourrait-on tirer de cette remarque : « Ceux que je soutiens sont beaux, pas parce qu'ils sont beaux dans l'absolu, mais parce que je les soutiens, ils sont forcément beaux » ? Il y a la lutte acharnée, une empoignade désespérée entre un homme et un siècle qui n'est déjà plus le sien. Quand l'auteur lui rapporte la critique d'Angelo Rinaldi qui trouve que ses romans sentent le

Dans ce récit passionnant, Jean Genet apparaît dans toute son humanité cabossée.

mois, Genet répond : « Mais il a raison, c'est un critique intelligent ! Bien sûr que mes romans ont vieilli. C'est normal de le dire et de l'écrire. »

Portrait donc d'un homme qui ne s'aimait pas mais qui se respectait. Cela nous change, au passage, de tous ces écrivains qui s'aiment mais qui ne se respectent pas. De là provient en grande partie son « ingratitude » envers Sartre. *Saint*

Portrait d'un Genet toujours préoccupé de la manière dont ses proches pouvaient se réaliser pleinement. Il les regardait monter sur le fil et les fixait comme il le fit pour son grand amour, l'équilibriste Abdallah Bentaga, qui se suicida en 1964 et qui lui inspira un poème de haute tenue spirituelle (2). Pas question de casser le fil entre l'acrobate et lui. Un câble d'acier, une tension extrême et bienveillante, ce qu'a parfaitement compris Tahar Ben Jelloun quand Genet s'émeut du regard que la mère de l'auteur porte sur son fils. Il vise juste aussi quand il souligne que ce que Genet aimait dans la cause palestinienne, ce n'était pas les corps virils et musclés des combattants (ce qu'on retrouve, en revanche, récemment chez des écrivains bien établis louant les phalangistes libanais). Ce qu'il aimait ? Leur mère symbolisée par celle d'Hamza, figure centrale de son dernier livre, *Un captif amoureux*. Il y a l'Histoire et il y a « l'histoire intime, écrit Ben Jelloun, l'histoire secrète de Genet, celle de la recherche de la mère ». Tout grand écrivain a une faille qui, avec le temps, devient un gouffre. C'est au-dessus de ce gouffre qu'il lui faut danser. ■

- (1) **Jean Genet, menteur sublime**, de Tahar Ben Jelloun, Gallimard, 210 p., 15,90 €.
(2) **Le Funambule**, de Jean Genet, Gallimard coll. « L'Arbalète », 43 p., 12 €.